

Lettre à sa fille

par Nicole Fortin

Ma toute petite fille, grande et courageuse,
Deux longues semaines que tu es partie. Je les ai passées comptant les heures et les jours. Je n'ose penser à tous ceux qu'il me reste encore à vivre dans l'attente de ton retour. Ton absence m'occupe. L'habitude peu à peu s'installe mais, à rédiger cette lettre, l'angoisse des premiers jours remonte à la surface. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles j'ai tant de mal à l'écrire. De surplu, l'inquiétude qui me tord les boyaux me rend superstitieuse, toute projection vers l'avenir me semble défier le sort et plus encore ce pauvre projet de lettre puisqu'il s'adresse à toi.

J'espère de tout cœur que ce voyage se déroule selon tes vœux bien que, comme tu le sais, mes sentiments à ce sujet sont partagés. Il m'arrive de souhaiter que ta déception soit telle que tu ne songes plus à retourner là-bas ou mieux, que tu reviennes plus tôt que prévu. Petites lâchetés passagères qui ne méritent aucune attention puisqu'en même temps ta déception me serait aussi pénible qu'à toi. Avant ta naissance, je ne croyais pas beaucoup à l'amour maternel. Lorsque je te portais, je me demandais, plus curieuse qu'anxieuse, si j'allais m'entendre avec cet inconnu qui allait naître. Et, durant ces années que nous avons vécues ensemble, je croyais avoir tout imaginé de ce que tu pourrais devenir, mais je n'avais pas prévu, bizarrement, cette passion qui t'anime depuis quelque temps.

C'est d'ailleurs de cela dont je veux te causer dans cette lettre, de cette passion dans laquelle je crois me retrouver lorsque j'avais ton âge. La même indignation devant l'injustice, l'absurdité de ce monde et ce goût de l'aventure

lointaine et de la rébellion. Des gens qui t'aiment beaucoup me font reproche des risques que tu as choisi de prendre, comme si je t'y avais poussée, comme si je pouvais orienter ta vie. Ils oublient ton assurance, ta détermination. On pourrait, à la rigueur, me reprocher un virus que je t'aurais transmis à la naissance. Mais, je ne crois qu'au hasard en la matière, à ce point que, le monde étant maintenant ce qu'il est, je n'avais aucunement pensé que cela puisse t'arriver.

Tout cela dit pour me disculper puisque ces reproches qu'on me fait, je me les fais à moi-même. Peut-on encore croire qu'on peut changer le monde? Faut-il encore mourir pour la Révolution, y consacrer sa vie ? J'aimerais pouvoir te démontrer, par quelque théorème savant, qu'il ne faut pas t'embarquer dans cette galère, qu'elle ne mène à rien. Mais en même temps, je sais bien que la réponse à ces questions qui me tourmentent ne peut être aussi catégorique, qu'elle demanderait mille nuances dans lesquelles tu trouverais ta caution. Je m'en trouverais plus coupable encore...

....16 juillet

Tu es revenue saine et sauve, une fois de plus. Mais avec en tête l'idée de repartir ! Trop angoissée, j'avais abandonné ce projet de lettre. J'ai envie de la reprendre, de tenter de répondre à ces questions avec les nuances qui s'imposent. Dans ces réflexions jetées en vrac, tu trouveras sans doute plusieurs clichés jaunis des vingt ans de contrition collective de mes contemporains. Hélas ! on échappe difficilement à son époque.

L'engagement trouve-t-il encore une cause dans l'injustice ? La réponse me semble aller de soi. Jamais ce monde n'a possédé autant de richesses, jamais ces richesses ne se sont manifestées de façon aussi flamboyante et jamais autant de gens n'ont été aussi démunis. Jamais n'avait-on réussi, comme il arrive aujourd'hui, à aliéner des peuples entiers de leur mé-

moire même, ce savoir-faire transmis qui leur permettait d'affronter la vie. Et jamais non plus n'a-t-on été plus cyniquement hypocrite à propos des injustices de ce monde. C'est d'ailleurs cette bête arrogance, empruntée par les chroniqueurs des gazettes contre maigre compensation – ces minables – qui alimente au jour le jour ta colère. Combien de fois me suis-je moquée de tes cris d'indignation quand, le matin, à moitié éveillée, tu plonges ton nez dans le journal. Je ne m'interroge pas sur les raisons qui t'animent ; je suis fière de toi. Il m'arrive même de croire bêtement qu'ainsi mon devoir d'engagement est assumé.

Sans parler des dangers, c'est plutôt l'énormité de la tâche qui fait problème. Mais je crois que tu ne te fais pas d'illusions à ce sujet. Tu sais aussi bien que moi qu'aujourd'hui il n'y a plus, il n'y aura plus de révolutions nationales. Même Castro, qui s'évertue depuis des années à maintenir l'illusion, l'avouait dans un de ses derniers discours. Les marchands ont fait sauter les bornes à l'intérieur desquelles pouvait s'exercer la résistance contre un pouvoir identifié. Cela rend le travail un peu plus complexe, c'est le moins qu'on puisse dire ! Il n'est pas pour autant impossible. J'ai constaté, à travers tes activités militantes et celles de tes compagnons, à travers vos discours, combien l'idée de lutte chez soi et pour soi vous est étrangère. Les feuilles de chou ronéotypées et *clandestines* faisant état de la dernière grève ou du lock-out qui dure depuis six mois ont été remplacées par Internet. Votre réseau, vos préoccupations dépassent largement nos frontières. Je t'en ai d'ailleurs fait le reproche, non sans penser aux risques comparés de quelques heures ou jours de prison ici en regard des horreurs qui pourraient t'arriver là-bas, où tu étais. Mais, au delà de ces considérations *maternisantes*, il me semble, en effet, que

la seule façon de rééquilibrer le rapport des forces entre les marchands mondialisés et la majorité qui écope, c'est la résistance ouverte partout, mais surtout dans cet Occident encore favorisé malgré tout. Ne serait-ce que pour alléger le poids de la lutte là où tu étais. Plusieurs fronts, des milliers de fronts comme le souhaitait Guevara. Tu as lu, je crois. Je vois bien ton intérêt d'être là-bas plutôt qu'ici : la guerre est ouverte, on peut s'y insérer et de plus on fait appel à ton aide. L'engagement va de soi, tu te sens au cœur de la bataille. Je sais, pour avoir vécu de ces retours pénibles, combien nos petits conflits ethniques ou corporatistes peuvent t'apparaître moches et absurdes. Mais justement, il y aurait tant à faire ou à refaire pour nous sortir de nos mesquineries et de nos peurs. Pour être moins spectaculaires, les causes d'ici ne manquent pas.

Bien que tu n'aies jamais prononcé ce mot devant moi, je sens bien que l'idée couve sous ton activisme récent : la Révolution, le soulèvement organisé afin de changer le monde. Quoi qu'en pensent *les post-modernistes* de tous ordres, cette question conserve pour moi tout son sérieux. Des soulèvements resurgiront, j'en suis persuadée. Et, avec eux, le mot *révolution* qui sera *reglamorisé* par ceux-là même qui croient, aujourd'hui, que l'écrasement du mur de Berlin ou les péripéties de la bourse de Tokyo *en temps réel* peuvent affamer et abrutir définitivement des milliards d'hommes et de femmes dans le monde. Mais, je repose la question : peut-on encore croire qu'on peut changer le monde ? J'y ai cru, mais je n'y crois plus. Les hommes sont ainsi faits qu'on ne peut rêver de les transformer en anges de justice et d'altruisme. Comme on a inventé Dieu, on a cru qu'on pouvait assainir *les rapports de production*, on a cru effacer les contradictions. Et tout comme pour Dieu, combien d'absur-

dités ? Aron, la momie pontifiante de mon époque, tout de même plus courageux et plus sérieux que les opportunistes et autres repentis d'aujourd'hui, a dû écrire mille fois ces choses au mépris des courants du temps. On ne jurait que par la rupture épistémologique et la science marxiste qui commençait là, dans l'œuvre, en aval de cet abîme. Peut-être Aron avait-il des raisons moins avouables en sus de la Raison. Quoi qu'il en soit, les rieurs ont viré capot depuis ce temps et sans autres formes de procès. Seul parmi eux, Debray a fait amende honorable, ce qui lui vaut d'ailleurs de s'en expliquer interminablement. *« Il y a toujours des changements à prendre, et même à arracher, mais dans la syntaxe de base, dans la politique, je ne vois pas, en effet, qu'on puisse changer les règles du jeu. Pas d'innovations radicales à attendre de ce côté. Il n'y a de révolution, au sens fort, que dans l'ordre scientifique et technique. »* Voilà qui résume sa nouvelle thèse... et ma triste croyance.

Mais alors, pourquoi combattre ? Puisque, envers et contre toutes mes inquiétudes, c'est bien ce que je te dis de faire. Tout simplement parce que le pouvoir est ainsi fait — c'est une tautologie de l'écrire — qu'il repose sur des rapports de forces. Dès que les peuples s'endorment ou se replient, fatigués, hypnotisés par les gadgets et les stars des écrans ou écrasés par la peur, le pouvoir empiète sur l'espace vital de chacun. Voilà ce qui nous arrive depuis vingt ans que nous avons lâché les armes. Ou plutôt que nous les avons retournées contre nos semblables : d'une autre langue, d'une autre ethnie, d'une autre couleur, d'une autre religion ou d'un autre syndicat, encouragés en cela par ce même pouvoir qui n'oublie jamais la vieille maxime : diviser pour régner. Est-ce la peine d'en donner les mille exemples ? Là-bas où tu étais, on pointe du doigt l'étranger pour distraire le peuple des horreurs qu'on

commet contre lui. Ici, n'en parlons pas, on s'épuise en querelles qui deviennent aussi haineuses qu'insignifiantes, ces deux qualificatifs évoluant de pair. Sans parler de tous les Kosovo où, pendant qu'on s'entre-tue, on ne pense pas à réclamer de quoi survivre. Sais-tu que les Américains, il y a quelque vingt ans, ont incité les Saoudiens à exporter un Mahomet défiguré pour contrecarrer le socialisme arabe ? Que les mêmes ont armé les Talibans, ces bêtes féroces et ridicules ?

Tout cela dit, il faut essayer d'éviter les pièges du militantisme. Valéry a écrit quelque part : « *La confusion mentale est pathologique quand on est seul, normale quand on est plusieurs.* » La situation à laquelle je viens de faire allusion l'illustre amplement, mais *la ligne juste*, pour reprendre une expression de mon époque, ne nous protège en rien contre certaines psychoses. Il en est ainsi quand le ressentiment inspire l'action. Or, la couleur de la colère et de l'indignation, sans lesquelles il n'y a pas de rebelles, ressemble fort à celle du ressentiment. Il faut apprendre à les distinguer. Les premières ressortissent au besoin de justice, le second à celui de vengeance. Il mène droit à la violence, aux massacres. C'est le ressentiment d'un seul homme qui a mené aux horreurs soviétiques et je crois bien que si, comme on l'a souvent dit, l'extrémiste de gauche rejoint le fasciste par son comportement, cela n'est dû qu'à cette déviation si commune aux militants de tous bords. Te l'ai-je déjà dit ? J'ai quitté le seul mouvement radical auquel j'ai appartenu, de ceux qui rêvent de révolution, parce que j'ai flairé le ressentiment chez celui-là même qui en était le chef. Il m'a fait peur. On reconnaît son odeur au cynisme, à la violence gratuite, à la mesquinerie. Je te dirais là-dessus qu'il faut haïr les choses que tu combats et non les gens qui

les incarnent. Ce n'est pas simple, mais d'être imbue de ce mot d'ordre te permettra de garder le cap contre le ressentiment. La non-violence comme credo, l'imagination dans le choix des armes et cette idéologie vaguement libertaire qui me semblent définir la stratégie qu'empruntent tes camarades militants d'ici, me paraissent d'autres remparts intéressants.

Il existe un autre piège, moins néfaste peut-être mais plus abrutissant. Je veux parler de cet amour inconditionnel du *peuple*, pure et sainte abstraction, cette espèce de condescendance et d'opportunisme qui se déguisent en grandeur d'âme, ces mea culpa contre ses origines petites-bourgeoises, cette pitié mielleuse (ou *piété*, en espagnol, c'est le même mot, je crois !) qu'on déverse sur les déshérités à qui on accorde raison envers et contre mille déraisons. Il y a un nom pour ce travers dont l'histoire est pour le moins controversée : le populisme. Là encore, la gauche peut ressembler à la droite et l'amour inconditionnel du *peuple* peut très vite dégénérer en cynisme de la pire espèce. Apprendre à connaître les personnes pour qui et avec qui tu te bats, les aimer pour ce qu'elles sont, sans plus, t'estimer toi-même pour tout ce que tu es, sans te renier — un autre conseil de mère patentée, ou qui se croit telle. Les relations simples, de celles que tu as avec tes amis, me semblent être la meilleure recette. Il est normal de se sentir emporté par cette solidarité qui découle de la lutte commune, mais il faut prendre garde à ce que cette euphorie un peu kitsch, disait Kundera, ne nous fasse perdre toute raison.

Le dogmatisme, peut-on y échapper ? C'est la glu qui assure la loyauté de la troupe militante. Dieu, Allah, le Lider máximo, la Sainte Trinité et même le *sub-commandante* la versent goutte à goutte, indéfiniment, en des subtilités byzantines qui permettent de

séparer l'ivraie du bon grain jusque dans leurs dernières molécules. Cette manie relève de la paranoïa, une autre *maladie infantile* du militantisme qui peut être fatale : les *camarades* disparus ne doivent pas tous leur mort aux armées ennemies. Alors, fais gaffe ! Les meilleurs remèdes : le retour fréquent auprès des incroyants, la pratique de la raison et les lectures interdites. Histoire de ne pas oublier d'autres pans de la réalité, ou plutôt la réalité qu'on oublie souvent à vouloir la transformer.

À ce propos, prévois le désabusement, la déception, le *désengagement*, ne les laisse pas au compte de Seagram : continue de t'instruire malgré la vanité que tu sembles accorder à la chose depuis que tu as choisi l'engagement. Tu verras un jour qu'il y a de quoi faire le pendant aux grandeurs et exaltations du militantisme.

Je ne voulais pas te faire la morale. Ouache ! je m'y suis vautrée. Mais je répète ce que j'ai déjà écrit il y a moult mots : malgré toutes les angoisses que tu me causes, je ne t'échangerais contre aucune de ces jeunes et énergiques battantes de l'écurie Meryll Lynch. Je sais, tu n'as jamais reluqué cette galère dorée, contrairement à beaucoup de tes contemporains. Bien avant l'action politique, tu avais choisi la littérature. Peut-être d'ailleurs est-ce celle-ci qui t'a conduite à celle-là, les liens entre les deux ayant toujours été un peu incestueux. Tu ne veux pas, me laisses-tu entendre, être seulement *l'invitée de ta propre vie*. Mais n'abandonne pas totalement cette complice de choix pour qui a des rêves.

J'espère tes commentaires sans les précautions condescendantes qu'on a généralement pour ses vieux. Je ne m'attends pas à autre chose puisque tu m'as déjà reproché cette faiblesse envers les miens.